

prend une analyse.
entame pas la multi-
a terrifie. Serait-elle
ative pour lui échap-
elle respecterait, qui
n'est pas de relater
quelqu'un a emprunté
de disqualifier son
que son père biolo-
terme d'une longue
es conditions. Intel-
sa mère, ayant cher-
en lui donnant un
interrogations exis-

ements des liens aux
suelles, incombe au

Annette Fréjaville
Notre-Dame-des-Champs
75006 Paris

du centre de psychanalyse

Vers un nouvel Œdipe : pères en fuite

Paul VERHAEGHE

En 1970, paraît le fameux livre de Germaine Greer, *La femme eunuque*, borne intellectuelle à l'intérieur de ladite deuxième vague féministe. Tout comme cette deuxième vague, ce dernier livre est bien plus qu'uniquement féministe car s'inscrivant contre la structure étatique, la famille classique et l'autorité, son véritable objectif est la Libération avec un grand L. Greer le formule d'ailleurs avec concision : « Les anti-féministes craignent que l'émancipation de la femme n'entraîne la fin du mariage, des bonnes mœurs et de l'État. (...) Lorsque nous récolterons les fruits du travail des suffragettes, nous constaterons que finalement les craintes des anti-féministes furent justifiées » (G. Greer, 1970).

Sur ce, un quart de siècle a passé et l'on peut engranger les récoltes. À plus d'un titre, les paroles de Greer se sont révélées prophétiques. Sauf sur un point : elle-même n'a pas du tout l'air enchanté, loin de là. Dans une interview au *Sunday Times Magazine* (3 mars 1996), elle déclare que, si les femmes arrivaient au pouvoir, dans les plus courts délais la Grande-Bretagne retomberait au niveau d'un pays en voie de développement.

Les idées proférées dans cette interview sont actuellement assez répandues. Inscrites un peu partout dans l'air du temps, les exigences pour plus d'ordre et de justice se font entendre, allant de l'aspiration populiste jusqu'au fascisme le plus cru, en passant par le rêve d'une dictature éclairée fait par maints intellectuels, les uns comme les autres oubliant tout ce que l'histoire nous a appris à ce sujet. Là où, néanmoins, un tel revirement devient amusant, c'est dans le secteur psychothérapeutique. De tous côtés, on tente d'y réintroduire ce qui fut expulsé vingt ans auparavant : « Plus de structure ! », « Le Nom-du-père doit être installé ! ». La psychopathologie causée par l'excès d'antan se reflète de façon inversée dans le manque actuel.

Posé de cette manière, le problème semble donc une affaire d'équilibre : certes, de l'autorité est nécessaire, mais selon des dosages à calculer, et les parents doivent être rééduqués afin d'être en mesure d'incarner cet équilibre vis-à-vis de leur progéniture. À ceci près bien sûr que nul ne semble être en état d'instaurer cette rééducation : parents et jeunes restent par conséquent sur leur faim, à la dérive sur une même galère, privés du timonier après l'avoir jeté d'un commun accord par-dessus bord, lors d'une récente mutinerie... Les pères d'antan ayant disparu, cette disparition a des répercussions sur la façon dont sont définis les rôles homme-femme. Ces rôles devront-ils être revus et adaptés où seront-ils carrément balayés ?

FREUD ET LE PÈRE ORIGINAIRE

Sans aucun doute, le père de la psychanalyse est l'homme qui éleva l'importance du père à des hauteurs inconnues. En soi, ce n'était pas nouveau ; avant lui, la religion en avait fait autant. La nouveauté réside en ceci que – comble d'ironie ! – ce fut un juif libéral qui donna une tournure scientifique à cette position religieuse traditionnelle. Poussons la comparaison encore plus loin : après lui, les élèves qui allaient mettre en avant la position de la mère furent immuablement excommuniés par l'Église orthodoxe analytique. Il n'y avait pas de place pour les mères et les femmes.

Retracer la position que Freud décerne au père ne manque pas d'intérêt. Une lecture répétée de ses cas cliniques et de leur conceptualisation met en effet à jour un étrange divorce entre la théorie et la pratique. Dans la quasi-totalité des cas, les pères de ses patients se révèlent être des figures plutôt faibles, tout à fait à l'opposé de la personne puissante et brillante d'autorité. Le lecteur s'attend donc à retrouver ces états de fait dans sa théorie, à retrouver quelque chose qui s'établirait dans le sens de : « À père faible, enfant névrosé. » À sa grande surprise, il rencontre pourtant systématiquement le contraire : toujours, le père freudien apparaît comme un être menaçant, qui inspire crainte et terreur à ses enfants. Notons au passage qu'en réalité, l'enfant renvoie aux fils, car les filles entrent à peine en ligne de compte. Selon Freud, la raison pour laquelle les enfants sont terrifiés, est d'une simplicité... surprenante : l'enfant veut posséder sexuellement sa mère, mais sur son chemin, rencontre le père, qui, furieux, le chasse de la chambre conjugale. De là cette forme typique que prend l'angoisse : c'est l'angoisse de castration. La suite de la théorie coule de source : comme il a peur, le petit garçon devient sage et docile, et s'identifie à son papa. Il en résulte la formation psychanaly-

tique de la conscience, la formation du Surmoi, c'est-à-dire que le petit Jean devient le grand Jean qui, plus tard, répétera un processus identique avec Jean junior.

Le contraste de cette partie théorique avec ces cas par ailleurs très soigneusement décrits par Freud est parfois tellement fort que l'on ne peut passer à côté. Son unique étude (1909 *b*) concernant un enfant du sexe masculin – le petit Hans – atteint le sommet en ce qu'on n'y découvre pas une illustration parfaite de la théorie, mais exactement le contraire : les menaces de castration sont proférées par la mère qui en outre ne manque pas de chapitrer le père en présence du fils qui, lui, aime surtout son père. Quand, sous la plume de Freud, apparaît ensuite que l'hystérie d'angoisse du petit bonhomme offre un élément parallèle avec son angoisse vis-à-vis du père, il est clair que l'ensemble ne tourne pas rond. De deux choses l'une : ou bien Freud est aveugle... ou bien il faut corriger sérieusement sa théorie ! Confronté à un cas ultérieur (1918 *b*), il opérera lui-même cette correction, et là encore, elle sera surprenante. Là où la réalité quotidienne dévie en effet du schéma que Freud considère comme régulier – père effrayant, menace de castration, fils amoureux et mère passive – l'enfant se servirait, toujours selon Freud, d'une réalité d'un autre ordre, notamment une réalité conservée dans l'inconscient collectif de l'humanité en tant qu'espèce. Cette hyperréalité prendrait ainsi le pas sur la vraie réalité et, de là, déterminerait le psychisme de l'individu.¹ Ainsi donc, porté par cet héritage mythique collectif, chaque père, qu'il soit en réalité fort ou faible, occupe la position œdipienne terrifiante. Ce complexe d'Œdipe répartit l'espèce humaine en deux catégories binaires : celle qui a le pénis et par voie de conséquence vit dans la crainte permanente de le perdre, et celle qui ne l'a pas et par conséquent l'envie. Accentuons que, pour Freud, le père et le pénis sont considérés comme réels. Aussi la différence homme-femme repose-t-elle sur ce qu'on appelle communément un essentialisme. Par ailleurs, c'est ce même essentialisme qui, pour Freud, est responsable de l'échec de la cure analytique : le « roc biologique » dont il parle dans « Analyse finie et analyse infinie » (1937 *c*).

Cette hyperréalité et son « roc biologique » ont trouvé leur place dans l'Histoire comme mythe freudien de la horde primitive, et c'est à travers ce

1. Freud élabore cette idée dans le cas de l'Homme aux loups chez qui l'écart entre le père réel et le père œdipien rêvé est en effet particulièrement patent. Curieusement, Freud vire brusquement de bord, apportant une autre solution au problème : les phantasmes originaires. Réalités phylogénétiques préhistoriques, ces phantasmes primaires sont un héritage de l'époque préhistorique du genre humain où la séduction, la scène origininaire et la castration furent réels. Freud leur accorde la plus grande importance en ce qu'il observe que dans de nombreux cas, la réalité individuelle du sujet est modifiée sous l'influence de cet héritage phylogénétique. En témoigne l'Homme aux loups qui contrairement à sa propre expérience mais en accord avec le schéma phylogénétique, verra son père comme l'instance castratrice (Freud, 1918 *b*, SE 17 : 119).

mythe que Freud a entériné le statut du père (1912-1913). Au demeurant, l'idée d'un mythe et d'une hyperréalité n'impliquent pas que, pour Freud, il ne s'agisse que de contes ou que d'historiettes. Au contraire, d'après lui, ces faits remonteraient, selon son estimation, à la dernière ère interglaciaire. Et l'importance qu'il y accorde est pour le moins considérable : il y établit le fondement de l'ordre social en tant que tel. Avant, un troupeau d'animaux. Après, une horde d'humains organisés. Tout cela bien entendu en négligeant ce que quelques biographes de Freud y ont surtout reconnu comme le fondement de la horde psychanalytique.

On conviendra que cette histoire de *Totem et tabou* n'est pas véritablement convaincante, même pour un freudien chevronné. Aucune figure maternelle. Aucun statut particulier pour les femmes. Sans compter que le sentiment de culpabilité qui surgit après le meurtre est à peu près aussi soudain que surprenant. Et comment le souvenir s'est-il conservé dans la mémoire collective ? Cela est loin d'être limpide. De même d'ailleurs que la façon dont ce souvenir collectif aurait supplanté une réalité contraire chez les patients de Freud.

Cette version de l'histoire, qui est la plus connue, occulte un remaniement, certes beaucoup plus tardif dans la carrière de Freud, mais qu'il entreprit néanmoins sur la base d'un autre contexte, celui de son étude sur le Monothéisme (1939 a). La première version ne concernait que le pouvoir paternel sur les fils. La deuxième version aborde, elle, le rapport entre le patriarcat et le matriarcat, avec au centre, le fils pour commun dénominateur.

Cette fois, l'histoire se déroule en phases successives. Dans un premier temps, les femelles entourent le père originaire. Il n'y est nullement question de mères ni même de bribes de développement de langage en tant que tel. Après quoi, au deuxième stade, et contre toute attente, le meurtre du père originaire instaure le matriarcat : autrement dit, les mères prennent le pouvoir. Après cet épisode, un troisième stade apparaît, qui donne du fil à retordre au théoricien : Freud détermine en effet un stade de transition, régi par un curieux méli-mélo, tantôt matriarcat et déesses mères, tantôt clans de frères et début de totémisme. Pour conclure, dans le quatrième et dernier stade, le père patriarcale originaire est enfin réintroduit. Dans ce processus, le père a été élevé à de divines hauteurs. Et ce sont les fils, surtout les plus jeunes d'entre eux, qui ont agencé cette réintroduction.

Une analyse plus rapprochée de cette seconde version du mythe met en évidence d'importants nouveaux points : c'est le fils qui (ré)instaure le père, et ce, contre un pouvoir maternel vécu comme une menace. Il s'agit manifestement moins d'une crainte du père que d'un *besoin* de ce père pour contenir un autre danger, un danger rendu visible par la disparition du père et qui est étroitement lié avec la féminité.

Donc
lique pro
roduisant
clairemen
prend-on
En ce sen
longtemp
petit Han
tuera ce
symptôm
monothéi
côté les f
l'intérieur
en termes
même ter
ont instar
réalité, n

LE MYTHE

La q
met à cl
sexuelle
complexe
ticulière,
dans l'hi
pes de b
une subs
autre («
en soi se
substanti
deuxième
se metter
naient se
point qu
Freud à
ce qui pr
protectio

Donc, ce second mythe exprime la mise en place de la fonction symbolique protégeant le sujet contre la jouissance du premier Autre et l'introduisant à la dialectique infinie du désir. Dans son second mythe, il apparaît clairement que le fils a besoin de la fonction symbolique du père. Aussi comprend-on que chaque fils tâche d'atteler son père à cette fonction symbolique. En ce sens, le mythe Freudien est très rassurant pour le névrosé : « Il y a très longtemps, il y eut un père réel qui... » C'est d'ailleurs ce que Freud dira au petit Hans, son cas clinique du petit garçon phobique (1909 *b*). Lacan accentuera ce besoin du père et le reformulera de façon suivante : le père est le symptôme du fils. Les effets de ce que j'appellerais le complexe patriarcal-monothéiste revient à l'instauration binaire de rôles homme/femme : d'un côté les fils et pères potentiels, de l'autre les filles et mères potentielles. À l'intérieur d'un tel système les caractéristiques sexuelles doivent être décrites en termes oppositionnels : fort/faible, intelligent/stupide, courageux/lâche. En même temps, ces cultures monothéistes-patriarcales ont créé des situations qui ont instauré et perpétué ces traits, les utilisant comme des arguments qui, en réalité, n'étaient que les résultantes de leurs propres convictions.

LE MYTHE À L'ENVERS

La question est à présent : Que se passe-t-il dès lors que ce patriarcat se met à chanceler ? Ceci ne pourrait pas ne pas avoir d'effets sur l'identité sexuelle et le rôle social qui y correspond. Qu'à la fin de ce millénaire, ce complexe monothéiste-patriarcal se lézarde, et, en outre, d'une façon très particulière, est évident ! Si l'on compare cela à d'autres périodes de vacillement dans l'histoire, on soulignera par contre une différence : autrefois, les principes de base ne furent pas ou à peine, entamés. Tout au plus s'est-il produit une substitution : un père originaire fut tout simplement remplacé par un autre (« Le Roi est mort, Vive le Roi »). Mais la foi dans le système unique en soi se maintenait, et concernant le rapport homme-femme, jamais rien de substantiel ne changeait en comparaison avec le système précédent. Durant la deuxième moitié du *xx*^e siècle, par contre, ce sont les principes eux-mêmes qui se mettent à vaciller : on brûle les dieux anciens et les histoires qui leur donnaient sens, mais rien de convaincant ne prend véritablement la relève. Au point qu'il nous est aujourd'hui pratiquement possible de lire le mythe de Freud à l'envers et de présumer une sorte de régression collective, un retour à ce qui précéda le complexe monothéiste-patriarcal. C'est-à-dire l'absence de la protection contre la jouissance.

Si nous voulons comprendre ces effets nous devons d'abord comprendre le problème auquel la fonction du père répond. Suivant Freud, nous savons que le problème primaire du sujet hystérique réside dans la division subjective. Freud découvre que cette division émerge à trois moments précis, et les ordonne chronologiquement : d'abord l'enfant est confronté au problème de la différence sexuelle, en particulier au problème de l'identité féminine, ensuite à celui du rôle du père, plus particulièrement son rôle quant à l'origine du sujet et, enfin le problème du rapport sexuel entre ses parents. Lacan reprend cette découverte freudienne de façon structurale : cette division apparaît lorsque le sujet est confronté aux problèmes de la féminité, de l'autorité et du rapport sexuel (la femme n'existe pas ; il n'y a pas d'Autre de l'Autre ; il n'y a pas de rapport sexuel). Si ces trois éléments existent dans le réel, ils n'ont par contre pas leur répondant dans le symbolique. Par conséquent, le sujet doit avoir recours à des solutions imaginaires.

La solution classique de l'hystérique est celle que découvre Freud, notamment le complexe d'Œdipe. Revu par Lacan, le complexe d'Œdipe consiste à instaurer un Autre qui garantit une quelconque identité féminine, créant par là la possibilité du rapport sexuel. Dans l'hystérie, le problème récurrent est que l'Autre garant ne l'est jamais assez, garant. La série commence par le père, mais tout sujet réalise rapidement que le père n'est pas à la hauteur. Ainsi commence le défilé infini d'autres Autres qui habituellement aboutissent dans la religion ou l'idéologie. Le sujet hystérique est donc par essence un croyant. Il a besoin d'un Autre auquel croire afin d'être soulagé du doute qui le ronge en permanence.

Ainsi donc le sujet hystérique divisé cherche une garantie à toute épreuve d'un Autre sans faille qui sait. Au demeurant, ceci est au cœur de toute formation de groupe (Freud, 1921 c). Le dirigeant occupe la place de l'objet externe auquel s'identifient les individus composant le groupe. Plus précisément, l'identification est centrée sur l'Idéal du moi, effaçant par là les différences individuelles. Ainsi des sujets, à l'origine différents, commencent-ils à se ressembler, développant un langage ou argot commun, allant même à s'habiller de façon similaire. Les egos sont devenus des égaux.

Normalement – suivant la norme œdipienne – cette position de dirigeant est occupée par le père œdipien. Celui-ci a pour fonction hautement nécessaire d'offrir au sujet-en-devenir la possibilité de venir à bout de sa division en matière de désir et de jouissance, et ceci par l'identification aux normes de quelqu'un occupant la position du maître. Lors des moments représentatifs du développement – la puberté et l'adolescence – ces identifications sont ensuite rompues, le sujet se débarrasse des règles du père et développe ses propres normes. Ceci est l'évolution régulière de ce que l'on pourrait intituler une hys-

térie dévelop
puissant dan
puberté, app

Il sembl
disparaître.
conduit à la
réelle. Aucu
divisé vis-à-
plus peut-il
membrane :
Or, le probl
question. S:
qu'on puiss
croît. Qui p
collé au pè
matière de
correspond

Norma
de la fonct
comme ho
fonction sy
une figure
fonction p
contre dar

Dorér
geables qu
quement :
représenta
résulte qu
jacent, di
dès lors à

Cette
une posit
tion d'ad
cents de
fort en v
autre qu
niveau a

Du c
dispariti

térie développementale régulière : création de, et croyance en un père tout-puissant dans l'enfance, défi et destruction de cette même figure pendant la puberté, apport de nuances et intégration dans l'âge adulte.

Il semble que cette évolution régulière qui jadis allait de soi est en train de disparaître. Un examen plus approfondi de la raison de cette disparition nous conduit à la distinction entre la fonction – le père symbolique – et la figure réelle. Aucun père réel n'est en mesure d'incarner cette fonction de garant non divisé vis-à-vis du désir et de la jouissance, car il est lui aussi divisé. Tout au plus peut-il prendre cette fonction sur lui, parce qu'il n'est qu'un relais, une membrane semi-perméable à travers laquelle suinte une conviction collective. Or, le problème majeur actuel est que la fonction symbolique du père est sous question. Sa fonction de garantie n'est plus très convaincante, c'est le moins qu'on puisse dire. Aussi le nombre d'hystériques en quête d'un nouveau maître croît. Qui plus est, du fait que la fonction symbolique est atteinte, le sujet reste collé au père réel, ce qui rend le problème de venir à bout de sa division en matière de désir et de jouissance beaucoup plus difficile. En fait cette situation correspond au premier mythe freudien à l'envers.

Normalement, c'est le père réel qui est écarté au profit de l'instauration de la fonction symbolique avec laquelle les fils peuvent s'identifier et se définir comme hommes. Dans le mythe à l'envers, ce n'est pas le père réel, mais la fonction symbolique qui est détruite. S'ensuit l'apparition du père originaire, une figure qui n'en n'a qu'à sa propre jouissance. Suite à l'effondrement de la fonction paternelle symbolique, c'est ce père originaire que l'hystérique rencontre dans sa quête, du moins dans la version paranoïaque.

Dorénavant, l'envers du mythe freudien entraîne des effets non négligeables quant à l'identité sexuelle. Que l'on se réfère aux phénomènes typiquement actuels de fils ayant d'énormes difficultés à voir dans leur père le représentant ou légataire de l'autorité paternelle patriarcale d'autrefois. Il en résulte que la figure du père, en tant que protection contre un danger sous-jacent, disparaît, nourrissant d'autant plus l'angoisse des fils qui déambulent dès lors à la recherche d'une alternative.

Cette perte de la fonction symbolique les condamne à se cantonner dans une position de fils, à défaut d'un modèle qui les affranchirait vers une position d'adulte. Depuis longtemps, les préadolescents de 30 ans et les adolescents de 40 ans ne font plus exception : une nouvelle catégorie psychiatrique, fort en vogue ces dix dernières années, intitulée *états-limites (borderline)* n'est autre que celle des patients adultes fonctionnant à un niveau préœdipien – le niveau antérieur à l'entrée de la fonction paternelle.

Du côté féminin, nous rencontrons également de grands changements. La disparition de l'ancienne supériorité masculine entraîne forcément la dispari-

tion de son pendant, à savoir l'infériorité féminine. Ce que démontrent les listes d'inscriptions universitaires et les films érotiques : dans les deux cas, dorénavant, c'est la femme qui prend le dessus. L'absence de la loi symbolique régulant désir et jouissance fait que la femme est investie par les anciennes angoisses masculines. Subséquemment, les femmes sont aujourd'hui les chasseurs et les hommes les proies. Ainsi, les filles sont-elles devenues des chasses. Résultat prévisible : les hommes-proies prennent la fuite.

À l'origine du mythe, nous rencontrons le père réel. La perte de l'autorité classique patriarcale naturelle a pour effet le départ groupé des fils, à la recherche d'une réelle autorité. Si bien que tout un cortège de pères originaires, chacun avec sa propre horde originaire, se lèvent, prêts à les accueillir au bercail sécurisant. Une grande déception attend pourtant ces fils : très vite, il s'avère en effet que de semblables pères originaires réels, comme il sied d'ailleurs aux pères originaires, ne se préoccupent guère que d'une seule et unique chose : leur propre jouissance. Et les mères ? Elles constituent la catégorie abandonnée, de plus en plus condamnées à rester seules avec les enfants, parmi lesquels elles comptent bien souvent leur partenaire du moment. Si les fils leur donnent le plus de difficultés, une nouvelle coalition semble se préparer avec les filles (Verhaeghe, 2000).

Ainsi, ces changements radicaux au niveau de l'identité sexuelle font partie d'une confusion plus généralisée où prime l'angoisse. La solution classique est illustrée par Freud lui-même dans son cas clinique du petit Hans : Freud s'arrange pour remettre le père dans la position qu'il juge la plus appropriée. Une saisissante ironie historique s'inscrit dans cette attitude. En effet, sur l'échelle sociale, une telle solution mène inéluctablement à un fascisme phalocrate, dont la plus récente expression a presque réussi à décimer le peuple de Freud. Les pères originaires imaginaires du fascisme ne sont rien d'autre que de nouveaux efforts pour endiguer la jouissance et le danger supposé que représente la femme.

IL N'Y A PAS D'AUTRE DE L'AUTRE

Tâchant de réinstaurer la figure paternelle et les identités sexuelles qui lui font cortège, la solution freudienne est de nature conservatrice. Sécurisante, cette réinstauration est importante pour le sujet hystérique en général mais également pour l'homme en particulier. Or, sa base symbolique ayant été détruite, cette solution classique est aujourd'hui devenue quasiment irréalisable. Aussi, la solution freudienne ne peut qu'aboutir à des pères originaires

et leurs pro
y avoir d'au
est clair que
approches.

à un reman

Interpr
et prolonge
de plus que
à travers
d'organisat
triangulaire
consiste à s
première tl
L'écart et l
ième sémi
tion et où,
savoir : Qu

Le poi
naire qui
contexte h
enseignem
autant le
objet : le
Ayant fait
Lacan me
conféré au
d'Autre d

En 1'
radicalem
- « Au-de
l'Œdipe c
rique, no
un savoir
sexuelle.
de transfé
sujet sup
essentielle
tion fut t

C'est
naire XX

et leurs propres hordes. À part cette solution qui ne peut que faillir, il devrait y avoir d'autres possibilités. Qu'est-ce que Lacan a à dire en cette matière ? Il est clair que ses dernières théorisations diffèrent sensiblement de ses premières approches. En matière du complexe d'Œdipe son retour à Freud vire surtout à un remaniement et un renouvellement de la théorie freudienne.

Interprétant le complexe d'Œdipe comme métaphore paternelle, Lacan suit et prolonge Freud. Or, avec cette idée de métaphore, Lacan a déjà fait un pas de plus que Freud, car celle-ci accentue surtout la *fonction* du père qui opère à travers le père réel. La métaphore paternelle équivaut à un principe d'organisation inaugurant la transition d'une situation duelle à une situation triangulaire : au désir de la mère répond le Nom-du-Père. La fonction du père consiste à séparer l'enfant de la mère. Il est important de noter que dans cette première théorisation, l'accent porte sur ce manque singulier qu'est le désir. L'écart et la distance avec le père réel s'affirment encore plus au temps du septième séminaire où le Nom-du-père est carrément désigné comme une sublimation et où, corrélativement, il approche la question déjà posée par Freud, à savoir : Qu'est-ce qui est au fondement de l'autorité patriarcale ? (Lacan, 1986).

Le point tournant vient avec le séminaire des Noms-du-père (1963), séminaire qui ne fut jamais prononcé, à l'exception de la première leçon. Le contexte historique (Lacan fut expulsé de l'IPA) et le fait que Lacan dans son enseignement ultérieur ne cessa de référer à ce séminaire fantôme sans pour autant le développer, nous livre en fait une magnifique illustration de son objet : le séminaire inexistant fonctionne comme un manque structurant. Ayant fait le pas du singulier au pluriel (Le Nom-du-Père aux Noms-du-père), Lacan met surtout l'accent sur le manque et dépasse le statut d'au-moins-un conféré au père dans sa métaphore. En ce sens, sa nouvelle thèse – il n'y a pas d'Autre de l'Autre – est des plus significatives.

En 1969 avec le séminaire *L'envers de la psychanalyse*, Lacan s'écarte radicalement de l'Œdipe freudien. Dans la seconde partie du séminaire – « Au-delà du complexe d'Œdipe » –, Lacan décrit la théorie freudienne de l'Œdipe comme le rêve de Freud qui consiste à répondre au désir de l'hystérique, notamment l'instauration d'une figure paternelle idéalisée qui produit un savoir ayant valeur de vérité en matière de désir, jouissance et identité sexuelle. Au demeurant, c'est cette même figure qui apparaît dans la névrose de transfert hystérique, notamment le sujet supposé savoir. La liquidation du sujet supposé savoir implique la liquidation du Nom-du-père – condition essentielle pour parler de fin d'analyse pour Lacan. Pour Freud, son instauration fut un but en soi... but impossible à atteindre.

C'est ce qui préoccupera Lacan le restant de sa carrière. Dans son séminaire XXII – RSI –, il multiplie le nombre des Noms-du-père à l'infini et met

l'accent sur leur fonction qui consiste à garder séparé le Réel, le Symbolique et l'Imaginaire. Le principe opératoire de cette fonction est l'acte de nommer – « le père comme nommant ». Un nom-du-père équivaut à un quatrième nœud, nouant le réel, le symbolique et l'imaginaire, de telle sorte qu'ils restent distincts. Nous retrouvons donc la notion de séparation. C'est sur cette fonction que s'appuient les dernières théorisations lacaniennes de la fin d'analyse.

À la lumière de l'évolution historique et de la clinique, le père œdipien de Freud et même le nom du père lacanien s'avèrent une hypothèse qui apparaît surtout dans les symptômes du névrosé. Le père comme symptôme au niveau individuel est le reflet d'un symptôme collectif au niveau de société car la croyance individuelle est basée sur une croyance collective. L'hypothèse du névrosé est basée sur l'idée d'une exception, une figure fondatrice ou « pour un x ne vaut pas $- \phi$ », l'au-moins-un, la contrepartie lacanienne du père originaire freudien (Lacan, 1975). Même Freud (1939 *a*) se rendit compte que ce fut fallacieux. Tâchant d'expliquer le monothéisme et le complexe d'Œdipe par la fonction du père, il fut bien contraint de s'interroger sur ce qui forme la base de la base. Cherchant une réponse, il aboutit à une expression ... d'un père de l'église (Tertullien) : « Credo quia absurdum » (je crois parce que c'est absurde). Or avec sa thèse qu'il n'y a pas d'Autre de l'Autre, Lacan va plus loin. Pour lui il n'y a pas d'exception qui fait garantie : le père et le complexe d'Œdipe reviennent à une « sublimation créationniste » qui offre au sujet la possibilité de se débrouiller avec la jouissance (Lacan, 1986).

Cette réinterprétation lacanienne du complexe dépasse l'essentialisme freudien et ouvre de nouvelles perspectives en matière d'identité sexuelle. Si le *manque-à-être* est le propre du sujet, il doit se trouver une identité dans l'Autre. À l'opposé de l'essentialisme, cette thèse a l'air de suggérer que Lacan est un tenant du constructivisme qui explique l'identité sexuelle comme découlant du symbolique et de l'imaginaire, c'est-à-dire l'Autre.

L'Autre est l'ensemble de signifiants qui, à l'intérieur d'un certain groupe, donne le ton et fonctionne comme garantie parce que tous les membres de ce groupe y croient. En somme l'identité sexuelle est une convention partagée par un certain groupe, assise sur une croyance commune. F. de Saussure raisonne par ailleurs de la même façon dans son approche structurelle du langage : le rapport entre le signifiant et le signifié étant arbitraire, chacun a le choix. Or, ce choix a déjà été fait à sa place par le groupe – la société – auquel il appartient. Ainsi, chaque sujet doit-il adopter ces conventions à sa manière. Des changements sont possibles, mais suivant l'évolution temporelle.

À comparer le mythe freudien du père originaire à la théorie structurelle de Lacan, il apparaît clairement que cet échange du père réel contre la fonc-

tion de nom
père originai
théorie lacan
sexuelles act
croyance cor
temps de Fr
l'intérieur de
cun sa propi

LA QUESTION

Revenir
est une cons
plus générale
ce que crut
croyance s'e

Ici, nou
aux Noms-d
la jouissance
Lacan dépass
pulsion n'est
mais entre
manque qui
et donc de la
1973 *a*).

Ainsi la
n'est pas en
tion origina
de base son
tourne auto

Ce qui
négligé. Dar
aboutit régu
régularité q
se réduire à
nité est syn
façon flagra
celle-ci n'ét

tion de nommer nous délivre de la solution fasciste d'une incarnation d'un père originaire qui, toujours, l'accompagne. La partie constructiviste de la théorie lacanienne nous permet de comprendre la différence entre les identités sexuelles actuelles et celles de jadis. La convention collective basée sur une croyance commune comme symptôme avait beaucoup plus d'importance du temps de Freud. Actuellement, cette expérience collective est fragmentée à l'intérieur de groupes beaucoup plus petits – des groupes d'égaux – ayant chacun sa propre convention.

LA QUESTION DU SEXE

Revenons au présumé constructivisme de Lacan. Que l'identité sexuelle est une construction qui peut certes changer mais au bout d'un temps ; que, plus généralement l'homme est par essence une construction, fut précisément ce que crut la génération post-soixante-huitarde. Sur ces entrefaites, cette croyance s'est avérée totalement fausse.

Ici, nous devons entamer une autre lecture de Lacan : du Nom-du-père aux Noms-du-père, l'accent ne porte plus sur le désir et la castration mais sur la jouissance et la perte structurelle de l'objet *a*, en un mot le réel. Par là Lacan dépasse le débat essentialisme-constructivisme. En effet, le réel de la pulsion n'est pas sexué : l'opposition ne se situe pas entre homme et femme, mais entre Réel et Symbolique, et leur manque respectif. C'est ce double manque qui est à l'origine de l'écart irréductible entre le Réel et le Symbolique et donc de la constitution du sujet dans son rapport au premier Autre (Lacan, 1973 *a*).

Ainsi la relation entre deux sujets où l'un fait office d'objet pour l'autre, n'est pas en premier lieu un rapport entre un homme et une femme car la relation originaire n'est nullement sexuée. Les deux pôles en jeu dans la relation de base sont l'activité et la passivité. Plus précisément, ce premier rapport tourne autour de la question de qui prend l'autre pour objet.

Ce qui nous mène à un terme freudien important quoique largement négligé. Dans sa recherche d'une définition de l'homme et de la femme, Freud aboutit régulièrement à l'opposition activité-passivité. Et c'est avec la même régularité qu'il doit admettre que la différenciation homme/femme ne saurait se réduire à cette opposition. Toutefois, de son point de vue patriarcal, féminité est synonyme de passivité. Son obstination en cette matière apparaît de façon flagrante là où il traite du problème de la fin de l'analyse (freudienne), celle-ci n'étant pas en mesure de franchir un certain point. En effet, dans

« Analyse finie et infinie » (1937 *c*) son essentialisme l'amène à conclure qu'aucun analysant n'est en état de dépasser le roc de la castration. Considéré comme principe général parce que biologique, celui-ci peut être considéré comme une « répudiation de la féminité » valant également pour les deux sexes. Or, le développement du texte cité montre bien que féminité n'est pas synonyme de castration, mais, encore, de passivité. Nonobstant son sexe, la position que le sujet redoute le plus, c'est la position passive. Bien que quelque part conscient du fait que l'analyse ouvre des perspectives au-delà de ce point, il ressort néanmoins du même article que Freud adhère au père et soutient sa fonction. Or, il ne s'aperçoit pas que cette adhérence entraîne deux conséquences fâcheuses : l'aporie du transfert ainsi que la réduction simpliste de la féminité à la passivité.

Ainsi en sommes-nous à notre conclusion où la fin de ce siècle et la fin de l'analyse peuvent être comparées en termes de patriarcat et d'identité sexuelle.

Fixée sur les rails de patriarcat et des identités sexuelles qui y sont associées, l'analyse freudienne s'achève de façon paradoxale. Le « malheur commun » se substituant à la « misère hystérique » idiosyncratique, les symptômes individuels devant être remplacés par des symptômes collectifs (Freud, 1895 *d*). Pour Lacan, par contre, la fin de l'analyse consiste en une identification, de nature particulière, du sujet avec son symptôme. La particularité réside en ceci qu'il ne s'agit pas d'une identification avec (le désir de l')Autre, mais avec un aspect du réel. L'identité sexuelle – comprise comme la façon selon laquelle le sujet se débrouille avec la pulsion – se compose de deux parties différentes : l'une appartenant à l'Autre, l'autre au réel de la pulsion.

Croyant en l'Autre, le sujet s'est initialement identifié/aliéné avec son désir. En ressort une identité sexuée du sujet. L'analyse lui ayant révélé que l'Autre n'est qu'un symptôme, une fiction qu'il a lui-même construite, le sujet est débarrassé de sa propre « essence » symptomatique, de même que de son inexistence. Ceci ouvre la voie à son être – réel – de sujet. Aussi, le sujet n'est plus réponse de l'Autre, mais, au contraire, réponse du réel (Lacan, 1973 *b*, p. 15).

Ce qui nous mène à une autre dimension importante, notamment celle de la création. À mon avis, l'identification avec le réel du symptôme doit être combinée à l'idée de création. Je renvoie ici aux développements que Lacan entreprend dans le séminaire VII sur la sublimation ainsi qu'à la création *ex nihilo*. Le sujet peut faire le « choix » de remplacer le rien par quelque chose dont il peut jouir : « L'objet est élevé à la dignité de la Chose. » Appliqué à la fin de l'analyse, cela veut dire que le sujet a créé activement son propre symptôme dans le réel pour s'y identifier. Ainsi, le symptôme se loge en place et lieu de l'objet toujours manquant. En dernier lieu, il fonctionne comme rap-

port sexuel, fo
de l'Autre, au
d'un néologism
tôme, un sair
l'Autre).

La société
l'Autre. Cette
sexuelle. Précé
vement accept
binaire (hom
autorité et son
généralisé de
une position c
les règles colle
duels : nos far

Souligner
pas de solutic
cesse pas de n
monothéiste a
placé ceux d'l
ment les thém
Or, ces deux
structure sous
champ interpo
ce sens que to
pulsions ou d
se construire

RÉFÉRENCES BI

- Freud S. (1895
— (1909 *b*), *As
lyses*, Pari
— (1912-1913)
— (1918 *b*), E.
PUF, 1954
— (1921 *c*), *Ps
Payot, 19:*

port sexuel, fournissant une réponse particulière – c'est-à-dire non dépendante de l'Autre, au rapport inexistant. Lacan accentue ce pas par l'introduction d'un néologisme. Le sujet doit devenir un sinthome, c'est-à-dire, un symptôme, un saint homme et un Saint-Thomas (celui qui ne croyait pas en l'Autre).

La société contemporaine a elle aussi découvert la non-existence de l'Autre. Cette découverte a des conséquences en matière de loi et d'identité sexuelle. Précédemment, le complexe patriarcal impliquait des règles collectivement acceptées et adoptées régulant la distribution de jouissance de façon binaire (homme-femme). Aujourd'hui, ces règles collectives ont perdu toute autorité et sont de plus en plus remises en question. En résulte un sentiment généralisé de vide accompagné de dépression (deuil de la mort de l'Autre) ou une position cynique postmoderne (tout est possible). De façon plus créative, les règles collectives annulées/récusées sont remplacées par des accords individuels : nos fameux « consentements mutuels en toute connaissance de cause ».

Soulignons l'importance de l'aspect symptomatique de la chose : il n'y a pas de solution en soi, nous sommes toujours dans le domaine de ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire. La différence majeure avec le complexe patriarcal-monothéiste a trait à l'opposition binaire. Les termes actifs *vs* passifs ont remplacé ceux d'homme *vs* femme. On en verra la confirmation en ce qu'actuellement les thèmes cardinaux de la sexologie sont la pédophilie et l'abus sexuel. Or, ces deux thèmes, tout importants qu'ils soient, nous détournent de la structure sous-jacente, qui, elle, n'est pas interpersonnelle. Au contraire. Le champ interpersonnel n'est autre que l'expression d'une antinomie interne en ce sens que tout un chacun n'a d'autre choix que de faire un usage actif de ses pulsions ou de les subir passivement. Ceci me semble la base sur laquelle peut se construire une nouvelle théorie de l'identité sexuelle.

Paul Verhaeghe
2, H. Dunantlaan,
B-9000 Gand - Belgique

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Freud S. (1895 *d*), *Études sur l'hystérie*, Paris, PUF, 1956.
 — (1909 *b*), Analyse d'une phobie chez un petit garçon de cinq ans, in *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1954.
 — (1912-1913), *Totem et tabou*, Paris, Gallimard, 1993.
 — (1918 *b*), Extrait de l'histoire d'une névrose infantile, in *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1954.
 — (1921 *c*), Psychologie des foules et analyse du moi, in *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1989.

- (1937 c), L'analyse avec fin et l'analyse sans fin, in *Résultats, idées, problèmes II*, Paris, PUF, 1985.
- (1939 a), L'homme Moïse et la religion monothéiste, in *Résultats, idées, problèmes II*, Paris, PUF, 1985.
- Greer G. (1970), *La femme eunuque*.
- Lacan J. (1973 a), *Le séminaire, Livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Le Seuil.
- (1973 b), L'Étourdi, *Scilicet*, 4, Paris, Le Seuil, p. 5-52.
- (1975), *Le séminaire, Livre XX, Encore*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Le Seuil.
- (1986), *Le séminaire, Livre VII, L'éthique de la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Le Seuil.
- (1976), Le séminaire XXIII, Le sinthome, texte établi par J.-A. Miller, *Ornicar ?*, 8, Paris, Le Seuil, p. 6-20.
- (1991), *Le séminaire, livre XVII, L'envers de la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Le Seuil.
- Saussure F. de (1972), *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot Éd. T. de Mauro.
- Verhaeghe P. (2000), *L'Amour au temps de la solitude. Trois essais sur le désir et la pulsion*, Paris, Denoël.

Blessu

Qu
interpré
de la so
subjecti
mon ar
dans le
sur un
adolesca
journée
un text
précis.

Le
ce trav
de mon
Je
constat
transgé
rationn
dans u.
auditeu
présenti

1.

2.

Rev. fran